

Il court, il court le furet...

Laurence Martin

Je vous invite à une promenade au Bois Joli. Je ne vous emmène pas à la chasse au *dahut*, je vous propose de pister le furet. Attention, il est glissant, il est fuyant, le furet du Bois Joli; il court tout comme le désir.

Je me propose d'explorer cela à travers trois vignettes cliniques que j'ai essayé d'aborder, sans glisser, par le versant du désir. Dans les deux premières, la relation mère-enfant est décomplétée, dialectisée par l'introduction du père. La dernière est plus pathétique: l'enfant-objet - voire l'enfant-déchet - est aux prises avec la jouissance de ses parents.

L'enfant et l'écureuil

Yseult est une fillette de sept ans, joyeuse, dynamique, qui vient au C.M.P.P. à la demande de ses parents. Depuis quelque temps, outre une relation conflictuelle avec sa mère, elle clame sur tous les tons, et avec beaucoup de détermination, qu'elle veut mourir. Elle veut donner sa vie pour en sauver une autre, même si c'est une personne méchante, même si c'est un animal.

Yseult propose une réponse au «*Che vuoi?*», qui est l'énigme du désir de l'Autre. Elle cerne un point de manque aperçu dans l'Autre et par rapport à ce manque, c'est elle tout entière qui est en jeu. Elle propose sa perte, elle propose sa mort, c'est-à-dire qu'elle propose d'offrir son manque pour combler le manque de l'Autre.

Cette idée est venue à Yseult à la suite du décès de son arrière-grand-père paternel qui a laissé derrière lui une veuve éplorée et inconsolable. A cette époque, Yseult mangeait tous les midis chez son arrière-grand-mère et elle l'entendait quotidiennement, et par des formules multiples, regretter l'absence de son défunt mari.

Cette idée lui est aussi venue suite à une intensification du conflit entre sa mère et sa grandmère maternelle, qui est divorcée et qui n'a pas refait sa vie. Son mari l'a quittée pour une autre. Après cette rupture, elle s'est rapprochée, appuyée sur sa fille: la mère d'Yseult. Elle a mal supporté la prise d'indépendance de celle-ci et son mariage, qui l'ont laissée dans une solitude extrême. «Elle est jalouse», dit Yseult, «jalouse de maman». Elle ajoute: «Il lui faudrait un mari pour qu'elle soit plus gentille».

Au deuxième entretien, Yseult est accompagnée par son père. Les paroles sont peu nombreuses, Yseult donne à voir. Elle se fait séductrice à l'égard de son père: elle lui grimpe dessus, le tripote, le chatouille. Son père a du mal à s'en débrouiller, il tente mollement de la calmer tout en se laissant faire, mi-gêné vis-à-vis de moi, mi-amusé. Yseult dit qu'elle aimerait que son père ait les cheveux longs, elle pourrait alors lui faire une queue et elle l'exhiberait ainsi coiffé, ainsi pourvu, dans la rue. Cela la fait rire, l'excite. Elle replace ainsi l'objet du désir du côté de son père, elle l'inscrit sur son corps.

Lors des entretiens suivants, elle me fait part de «pensées» qui lui viennent. Première pensée: juste avant de venir, dans la voiture, elle a pensé que son père se faisait bouffer par des piranhas et elle associe sur le conflit entre sa grand-mère maternelle et sa mère parce que sa grand-mère diffame son père et la famille de celui-ci. Elle évoque à nouveau la solution qu'elle envisage et que j'avais approuvée lors de sa première énonciation: «Si elle avait un mari, elle serait plus gentille. Elle est jalouse de maman, il lui faudrait un mari». Cette affirmation réitérée évoque les questions suivantes: comment calmer une mère? Comment calmer *cette* mère? Comment satisfaire une femme? Mais aussi: que veut une femme? Que veut *cette* femme? Et peut-être: qu'est-ce qu'une femme?

Deuxième pensée - qui serait plutôt un cauchemar répétitif: elle apporte un rêve dans lequel des renards la poursuivent et lui mordent les jambes. Elle développe, suite à ce rêve, toute une série de réflexions associatives. Elle repart de son rêve: des renards la mordent, lui mordent les jambes. Et puis, elle ne peut pas dormir la fenêtre ouverte, de peur que les bêtes n'entrent dans sa chambre. Si une bête, un renard entrait, elle préférerait mourir la première, elle voudrait donner son corps pour sauver sa famille. Elle dit qu'elle n'aime pas son corps et ne se trouve pas belle. Elle a de grosses jambes et un gros ventre, un gros ventre comme un bébé.

Ce rêve condense plusieurs questions, plusieurs désirs. Son point de départ en est la castration évoquée par la morsure des renards: elle est manquante donc désirante. A cela s'ajoute le désir sexuel avec l'angoisse et la curiosité qu'il suscite. Elle énonce aussi qu'avoir un enfant représente une satisfaction substitutive, une réponse à l'envie du pénis, une solution à la castration. C'est une réponse à la question: comment satisfaire une femme?

Puis Yseult affirme ne plus avoir de pensées depuis que sa grand-mère paternelle lui a donné un écureuil empaillé qu'elle a installé dans sa chambre. «C'est un écureuil porte-bonheur». L'idée qu'elle allait l'avoir l'a empêchée de se jeter par la fenêtre.

Me voyant écrire, elle me demande si je suis mariée et déplie son association: ce que j'écris ressemble à une lettre. Elle a reçu une lettre d'un garçon de sixième qui est amoureux d'elle. Elle ne l'aime pas mais elle en aime un autre, en sixième lui aussi. Elle s'interroge sur la différence d'âge: il est en sixième et elle en CE1, quand il aura fini l'école, elle y sera encore. Elle associe à ce propos sur son tonton, qui a déjà fini l'école et qui est amoureux d'une jeune femme qui, elle, y est encore et qui, de plus, «a de grosses fesses».

Elle s'interroge sur les relations amoureuses, les histoires d'amour, le mariage. Par le biais des relations amoureuses, elle aborde la question du désir de l'homme pour une femme. Elle tente d'élaborer son identification féminine, sa position féminine et de répondre à la question: qu'est-ce qu'une femme?

Ainsi, tel le petit Hans dans son appel au père, elle restructure la situation; elle remet des hommes dans le lit des mères et en envisage un dans le sien aussi. Cela pour que les mères restent des femmes, c'est-à-dire que les mères, comme femmes, puissent être situées comme cause du désir d'un homme.

Kévin, la bobine

Kévin est un petit garçon de trois ans et demi qui a des difficultés relationnelles avec sa mère depuis qu'il a dix-huit mois environ, c'est-à-dire depuis l'âge où elle a du lui dire «non», lui poser des limites et qu'il n'en a pas tenu compte.

Sa mère en souffre, elle pense qu'il lui en veut, qu'il le fait pour l'embêter. Elle pense que les refus, la désobéissance et le comportement de Kévin sont dirigés contre elle. Elle lui en veut de ne pas être le bon petit garçon qu'elle aimerait qu'il soit. Elle se sent seule dans son rôle de mère, ne se sentant pas soutenue par son mari face aux problèmes de Kévin. Elle évoque même une alliance père-fils contre elle, elle se sent exclue de cette relation et parle de rivalité avec son fils.

Entendre sa mère parler de lui, raconter son histoire, ses difficultés, la place qu'il occupe pour elle et la place qu'il occupe dans cette famille, entendre son père parler, n'apaise pas du tout Kévin, à la grande déception de ses parents et surtout de sa mère, qui attend avec impatience les effets pacificateurs de la prise en charge. Kévin ne se calme pas, il semble ne pas vouloir satisfaire sa mère en devenant un bon petit garçon, en se laissant éduquer tranquillement.

Pendant les premiers entretiens avec ses deux parents ou bien avec sa mère seule, Kévin veut partir, rentrer chez lui, parce qu'il a faim, parce qu'il a soif, parce qu'il est fatigué, parce qu'il a chaud ou encore il veut aller faire pipi, il veut aller faire caca, puis il veut aller se laver les mains. Les jeux disponibles dans le bureau ne l'intéressent pas, il en veut d'autres... Il demande, demande et demande encore. C'est donc un concert de demandes à deux voix - celles de sa mère et celles de Kévin - que j'entends d'abord. Si les demandes de sa mère restent sans réponse, les demandes de Kévin sont satisfaites: au deuxième entretien il arrive avec des gâteaux et une boisson... Que demande-t-il? Sûrement pas ce qu'il obtient. Demander est une façon d'élaborer, de repérer son désir en passant par le désir de l'Autre qui donne ou ne donne pas.

Kévin vient avec réticence, avec difficulté aux entretiens que je lui propose. Il ne peut pas rester plus de cinq ou dix minutes, quelquefois un quart d'heure. Pendant ce temps, il est plus souvent absent que présent. Il va et vient: il va faire pipi, il va se laver les mains, il va faire caca, il va boire. Pendant ses moments de présence, il a faim, il a soif, il est fatigué. Quand il a des gâteaux et de l'eau, il y touche à peine. La demande en soi porte sur autre chose que sur les satisfactions qu'elle appelle. Avoir avec lui gâteaux et boissons ne lui permet plus de demander et il part encore plus vite. Il part toujours en disant: «Moi, je veux aller voir ma maman maintenant...» et il part sans accepter que je le raccompagne.

Ses va et vient, je les apparente au *fort-da*, un *fort-da* particulier parce que c'est lui qui est là et qui n'y est plus, parce que c'est lui la bobine. Il cherche sa place, cherche à se séparer de sa mère. Ses va-et-vient, de même que ses demandes, sont des tentatives de repérage et d'élaboration de son désir par rapport au manque: manque du côté du sujet, du côté de Kévin, mais aussi manque de l'Autre, c'est-à-dire le fait que l'Autre est structuré par un désir.

Comme ces courts entretiens restent sans effet et que c'est de plus en plus insupportable pour sa mère, elle vient assez souvent me parler après le retour de Kévin dans la salle d'attente. Il y reste d'ailleurs

quelquefois ou alors va et vient entre le bureau et ailleurs. Évoquant à nouveau le fait qu'elle a l'impression que son mari et son fils se liguent contre elle, elle se plaint que son mari ne soit pas le père qu'elle aimerait qu'il soit. Elle aimerait qu'elle et lui sévissent tous deux de la même façon par rapport à Kévin, qu'ils lui posent les mêmes limites, qu'ils fassent alliance contre le problème. Elle pense que des entretiens familiaux sont nécessaires pour que son mari fasse de ce problème, *son* problème. Elle veut porter ce qui fait symptôme pour elle au niveau du couple parental. Elle ne veut pas réduire cela à des difficultés relationnelles mère-enfant ou à son insupportable.

Ces entretiens déçoivent les espoirs et les attentes de Mme V. Son mari ne reconnaît pas les difficultés vis-à-vis de Kévin comme elle aimerait qu'il le fasse. M.V. est plus tranquille et il pense qu'elle en fait trop. Elle souhaiterait qu'il soit un père répressif et en lui reprochant de ne pas l'être, elle lui demande: «C'est quoi un père pour toi?» Il lui répond: «C'est quelqu'un qui emmène son fils voler...» M.V. a une passion - l'aviation - à laquelle il sacrifie une partie du budget familial, mais surtout la plupart de ses week-end, passion à laquelle il ne veut pas renoncer pour être avec sa femme devenue mère.

Qu'est-ce qu'elle lui demande finalement? Qu'il soit un père? Le père auquel elle rêve? Qu'il la soutienne dans son rôle de mère? Qu'il reconnaisse les difficultés qu'elle rencontre avec Kévin? Qu'il soit présent comme père? Sûrement, mais elle réclame aussi sa présence en tant que mari, elle aimerait passer du temps avec lui, faire des choses avec lui... «Quoi?», lui demande son mari. Elle ne sait pas, ne peut pas dire, elle attend quelque chose de lui, mais ne sait pas quoi... Et lui, n'obtenant pas de réponse claire, s'envole ailleurs... Elle se sent laissée en plan en tant que femme, réduite à être mère et à s'occuper des enfants pendant que lui «s'envoie en l'air»!

Quand j'évoque qu'ils ne sont pas seulement parents mais aussi mari et femme, avec les relations intimes que cela implique, ils conviennent qu'ils ont fait l'impasse sur leur intimité depuis quelque temps déjà. Mais parallèlement, Mme V. déclare qu'elle veut régler, trouver une solution à son problème de mère avant de redevenir la femme de son mari. Cela équivaldrait pour elle à une fuite devant les difficultés au lieu de les assumer... Elle ajoute enfin que cela n'arrangera pas le problème. M. V. reçoit ces déclarations comme une rebuffade et lui reproche à son tour son mauvais caractère qui lui gâche la vie et qui gâche la vie de toute la famille. Ces entretiens ont tout de même eu pour conséquence qu'ils partent en vacances tous les deux - mari et femme - pendant une semaine et Mme V. dira avec une mine rayonnante: «Vous aviez raison, cela nous a fait beaucoup de bien...»

Kévin, au cours de ces entretiens, a d'abord commencé par entrer et sortir du bureau, puis à être le plus souvent dehors et il a finalement décidé de rester chez lui. J'ai continué de le recevoir seul à un autre moment. Lors d'un entretien, il m'a déclaré: «Moi, je vais aller voir une autre dame la semaine prochaine...» Je lui ai signifié que j'avais entendu sa position de sujet et je l'ai reconnue. Cela a modifié notre relation immédiatement. Il me dit qu'il a soif et me demande l'autorisation de boire dans une petite tasse en plastique. Il va montrer ce «cadeau» à sa mère, va boire, et revient en me disant: «Pourquoi tu ne m'as pas appelé quand j'étais aux toilettes?» Il s'interroge en fait sur ce que je lui veux, moi qui ne lui demande rien, pas même de rester. Il tente de repérer mon désir et il l'interpelle aussi. Il repart faire pipi, alors je l'appelle et j'ajoute quelques mots pour marquer son absence. Il

revient et je ponctue sa présence de quelques mots. Il repart se laver les mains, je l'appelle et ajoute à nouveau quelques mots. Comme son absence se prolonge, je le rejoins aux toilettes et nous parlons. C'est finalement la première fois que nous parlons.

De petites vacances interrompent cette prise en charge. A la rentrée, Mme V. me dit que Kévin m'a réclamée pendant les vacances, l'interruption lui semblait trop longue. Il a dit à sa mère: «Avant je voulais voir une autre dame, maintenant je veux voir Mme Martin.» Ce jour-là, Kévin arrive avec gâteaux et boisson. Il va d'abord se laver les mains: les gâteaux sont au chocolat. Puis, il se restaure tranquillement sans parler. Il a envie de faire caca, il appelle sa mère pour qu'elle vienne lui essuyer les fesses et lui demande de venir avec nous. Elle ne vient pas. Il retrouve dans le bureau son gâteau et sa boisson. Je lui fais remarquer que sa mère a pensé à lui, qu'elle a pensé qu'il pourrait avoir faim ou soif, c'est un peu comme un cadeau, c'est un peu comme si elle était là. Alors il peut jouer au magicien qui a des baguettes magiques. Puis il retourne aux toilettes pour laver la colle qu'il a sur ses mains et comme je l'y rejoins, il me dit: «On ne travaille pas, on est toujours aux toilettes...»

Le pervers et la fillette

La vie de Gwenaëlle - elle a neuf ans- se déroule sur fond de maltraitance quotidienne, une maltraitance insidieuse, c'est-à-dire une éducation très répressive, de la cruauté, des humiliations... Rien de très spectaculaire cependant, plutôt d'une terrifiante banalité.

Mme S. a été abandonnée par le géniteur de Gwenaëlle lorsqu'elle était enceinte. Elles ont vécu seules pendant deux ans, puis Mme S. a rencontré Hugo, avec qui elle a eu une deuxième fille. Gwenaëlle a considéré Hugo comme son père, elle l'appelle encore quelquefois «Papa Hugo». Puis Mme S. s'est séparée de Hugo aux grands regrets de Gwenaëlle et elle a vécu pendant quelque temps avec un autre homme avant de se marier avec M. S. dont elle a eu une troisième fille. Gwenaëlle réprouve le passé de sa mère, elle le juge dissolu. Quand elle sera grande, tous ses enfants auront le même père et elle restera avec le même mari.

Je rencontre Gwenaëlle depuis bientôt deux ans. Elle était alors décrite comme désobéissante, menteuse et donc méchante. A ma demande, ses parents précisent la nature des mensonges: quand elle fait une bêtise elle ne le dit pas, s'ils l'interrogent, elle nie. Gwenaëlle cache ses bêtises pour ne pas être disputée. Ses parents semblaient avoir le souci de bien faire, de faire pour son bien, de bien l'éduquer. Trop bien?

Si les trois premiers mois de prise en charge ont eu pour effet d'apaiser le comportement de Gwenaëlle, l'interruption des vacances d'été a tout remis en cause, elle était redevenue méchante. Puis la situation s'est dégradée lentement mais sûrement. Celui que Gwenaëlle appelle maintenant: «Papa», parce qu'il le lui a demandé, se sent mis en défaut, moqué et ridiculisé par sa désobéissance et son insolence. Donc il l'éduque: une taloche par-ci, une raclée par-là, cent lignes par-ci, une privation de câlin ou de bisou par-là, pour lui rappeler où sont les limites et qui commande. «Les conduites sadiques dans l'éducation des enfants se perpétuent grâce aux bonnes intentions dont elles se parent».

Mais il peut aussi la frapper sans raison, c'est-à-dire hors de toutes représailles éducatives: il lui a tordu le bras en le lui remontant dans le dos, il lui a donné un coup de manche de tournevis sur les premières phalanges... Pendant les entretiens avec moi, il ne perd pas une occasion de se moquer d'elle, de la tourner en ridicule. Quand elle est punie à l'école, il double ou triple la punition et en ajoute une de son cru.

Mme S. le laisse faire, elle veut donner à Gwenaëlle ce qu'elle n'a pas eu de sa propre mère, elle veut réparer son enfance malheureuse à travers sa fille. Elle a le souci d'être une bonne mère et de bien l'éduquer, elle souhaite que sa fille ne manque de rien. M. S. lui assure un confort matériel et une stabilité affective qu'elle n'avait jamais connus jusqu'à maintenant. Pour tout cela, elle fait l'impasse sur les taloches et les brimades. «Quand on a du bon manger tous les jours dans son assiette, des vêtements propres, des jeux... on doit obéir à ses parents.»

«Tout adulte qui s'intéresse à son enfant est pris dans la tentation de le façonner à son image, de lui imposer sa vision des choses, de le soumettre à sa volonté». Les projets éducatifs et pédagogiques ne sont pas autre chose que cela. Mais le pouvoir bascule facilement dans les abus de pouvoir, les limites deviennent floues entre le point où s'arrête la jouissance de l'un et où commence la liberté de l'autre.

Gwenaëlle essaye de correspondre à leurs attentes et exigences et de répondre à leurs demandes, mais la liste s'allonge et se durcit toujours plus. Quand elle réussit à être sage deux jours, il lui faut persister deux jours encore ou trois ou quatre pour avoir la récompense promise, qui est quelquefois un câlin ou un bisou... Bien souvent elle ne tient pas la longueur, c'est d'ailleurs sa seule façon d'être sujet. Alors elle fait des bêtises, ne mange pas ce que sa mère lui a préparé, tient tête, bref elle redevient méchante. «Je ne peux pas m'en empêcher», dit-elle.

Quand elle ne correspond pas à ce qu'ils attendent d'elle, son père réagit. Il la frappe, la punit, mais aussi pleure dans ses jupes - en cachette de sa femme - en lui demandant pourquoi elle ne l'aime pas, la menaçant de quitter sa mère si elle ne redevient pas plus gentille, lui assurant qu'il l'aime et souhaite être son père. Gwenaëlle reçoit tout cela un peu éberluée, sans trop comprendre.

Si elle essaye d'être gentille, comme elle le dit, son père la titille, se moque d'elle, la singe, la ridiculise, bref ne la laisse pas tranquille jusqu'à ce qu'elle se rebiffe, réponde, «chouine». Alors il redevient répressif, il la frappe parce qu'elle a dépassé les bornes, parce qu'elle l'a énervé. Gwenaëlle occupe une place d'objet, un objet à maltraiter pour ses parents et surtout pour son père, leurs relations se déroulent sur un mode imaginaire. Les écarts et les demandes que Gwenaëlle exprime sont ressentis comme autant d'attaques et de déconsidérations et déclenchent en retour des représailles. Ses parents lui refusent l'autonomie, lui refusent le choix de dire «oui» ou «non». Quand elle leur désobéit, c'est-à-dire quand elle manifeste une volonté, un désir différent de celui de ses parents, ne rentrant pas dans le cadre de leurs principes éducatifs, ils se sentent remis en cause dans leur position de parents, dans leur autorité, atteints dans leur narcissisme et c'est insupportable. Pour eux, les enfants, ça doit obéir sans discuter.

Les relations de Gwenaëlle et de son père restent au niveau de l'affrontement imaginaire, au niveau d'un jeu de pouvoir. Avec sa mère, c'est un peu différent. Mais elle n'intervient pas, au contraire, elle le

laisse faire, toujours dans le but de bien éduquer sa fille. Quand Gwenaëlle a reçu le coup de tournevis, Mme S. a dit à son mari: «Quand elle aura fini de pleurer, tu lui mettras de la pommade...»

Très vite, j'ai pensé que Gwenaëlle servait de ciment, assurait la cohésion et la pérennité du couple parental. Tant qu'ils la disputent, lui font des reproches en tout genre, ils s'accordent sur son dos et s'allient contre elle, alors, très occupés qu'ils sont, ils ne pensent pas à se disputer. Par ailleurs, quand on les voit dans la salle d'attente, ils paraissent très amoureux: ils sont plus l'un sur l'autre que l'un à côté de l'autre comme l'exigeraient les chaises qui y sont déposées et ils s'embrassent langoureusement!

De son côté Gwenaëlle s'interroge: «pourquoi la tape-t-il ainsi?» Elle lui trouve des justifications, des circonstances atténuantes: «C'est parce qu'elle est méchante...» Elle essaye de comprendre pourquoi elle est si méchante, ses parents le lui demandent souvent. A t-elle le choix? Elle trouve, elle construit des réponses: «C'est parce qu'elle n'a pas de papa...», «C'est pour venger sa mère qui a une enfance malheureuse...», «C'est parce que Hugo, chez qui elle va certains week-end, la laisse tout faire...»

En même temps et parce qu'elle ne connaît pas autre chose, elle trouve normal que ses parents soient sévères avec elle. C'est normal qu'ils lui resservent l'assiette qu'elle n'a pas finie le midi - parce qu'elle n'aime pas cela - au goûter, puis le soir, au petit-déjeuner, etc. Et cela jusqu'à ce que tout soit mangé. Cela peut durer plusieurs jours. Elle trouve cela normal, mais cela ne s'inscrit pas à mon sens sur un versant masochiste, elle n'en éprouve aucun plaisir, aucune jouissance, pas plus que pour les sévices corporels. Par contre elle raconte avec un immense plaisir les punitions et les gifles que ses sœurs reçoivent. Cela la fait rire, la rend joyeuse, elle s'en délecte. Elle est tout aussi ravie quand je perds à un jeu que nous faisons ensemble.

Mais au travers de cette question: «Pourquoi la tape-t-il ainsi?» et au-delà des réponses plus ou moins satisfaisantes qu'elle peut y apporter, il lui arrive de se trouver confrontée à l'énigme du désir de l'Autre, de son père, tout en étant l'objet de sa jouissance. Que lui veut-il? Pourquoi elle? Que représente-t-elle pour lui? Et là, elle ne sait plus, elle n'y comprend rien. Elle peut juste dire que quand elle aura des enfants, elle ne les maltraitera pas.

Juste avant les vacances, elle voulait s'enfuir, partir de chez elle. Elle ne savait pas où aller, ne l'imaginait même pas, ce qui lui importait c'était s'échapper, échapper à cela. J'ai soutenu ce désir de partir en y ajoutant l'idée de se mettre à l'abri, d'être protégée. Au cours de ces vacances, Gwenaëlle a été placée à la demande de sa mère. Sa fille lui était devenue insupportable, alors Mme S. a pris la décision de s'en séparer: «pour qu'elle comprenne qu'elle doit être gentille», m'a t-elle dit au téléphone. Suite à cette décision, M. S. a chanté et dansé: «Gwenaëlle fout le camp, Gwenaëlle fout le camp...» Il ne savait pas ce qu'il perdait. Gwenaëlle a accepté cette séparation avec un certain soulagement, tout en ayant l'impression d'être punie et exclue de la famille. Elle m'a dit récemment: «Depuis que je ne suis plus avec maman, je peux parler...»

Ainsi font trois petits tours au Bois Joli... Trois petits tours... Suspendons l'envol du temps à l'instant d'entre-apercevoir pour ces trois petits sujets le désir qui les oriente. Il leur faudra du temps encore

pour dire, élaborer, «se dire»¹¹... du temps pour comprendre.